

# introduction

Ce cahier du militant est destiné aux militants parisiens en particulier et aux camarades de province qui viennent fréquemment au local central.

Ce document s'impose : la question du local de l'organisation, de son fonctionnement et au travers de cela, toutes les questions de construction de notre appareil interne doivent être clairement posées.

Nous avons mené à la rentrée de septembre 71 une première bataille sur « le front intérieur » : nous pouvons considérer qu'elle a permis un réel bond en avant à l'époque. Mais il est clair que tous les effets positifs de cette bataille sont en passe de se désagréger et que bientôt tout sera à refaire. Car il est possible — ne serait-ce qu'au travers du seul dysfonctionnement du local — de percevoir les approches d'un nouveau gouffre où nous risquons de nous perdre.

Le local actuel de l'organisation, dans son état, dans son utilisation, avec les méthodes de fonctionnement et les mœurs qui y règnent est un véritable anachronisme par rapport au développement de l'organisation et de ses besoins. Il n'y a rien de plus stupéfiant que de voir cette utilisation artisanale, stupide, source de pertes d'énergie fantastique, des 1080 m<sup>2</sup> que nous avons péniblement acquis comme local. Nous dépensons en moyenne 2 M par mois pour ce local, le gaspillage, en papier, en drapeaux, en matériel de bureaux, en place, en temps, en argent, en téléphone, en journaux, en affiches, etc... s'ajoute à ces 2 M. Aucune des conditions de sécurité ne sont réunies : rentre qui veut, fouille dans les bureaux, regarde les affiches avec des indications organisationnelles, qui veut. Nous payons quatre camarades depuis bientôt 10 mois pour installer le local : leur travail est interrompu incessamment par le bordel ambiant. Nous ne pouvons qu'avoir honte de l'état de porcherie général des locaux, mégots, papier, poubelles, détritrus divers dans les couloirs, les bureaux et la grande salle. Lorsque soit des journalistes à l'occasion d'une conférence de presse, soit des représentants d'autres organisations viennent à l'occasion d'une réunion unitaire, l'état des lieux donne un bien piètre impression sur notre prétendue rigueur organisationnelle.

Prenons cet exemple de la propreté des lieux : personne ne s'en sent responsable. Ni les camarades permanents qui refusent de jouer les Sisyphe en nettoyant en permanence des locaux dont tous les militants se moquent éperdument. Ni les camarades de cellules qui ne voient pas très bien quel pourrait être leur action individuelle pour essayer de transformer ce gigantesque désordre et qui finalement ajoutent leur obole au désordre en se disant que quelqu'un d'autre prendra l'initiative de mettre un terme à ce processus un jour... plus tard...

Or il n'y a pas de problème : si nous sommes pas capables de nous imposer une discipline collective consciente pour tenir ce local en ordre, il ne nous sera sans doute pas possible de gérer... une société entière... il y a un ordre bourgeois, nous le combattons, il y a un ordre révolutionnaire, nous le ferons respecter ! Chaque militant venant au local n'est pas un « passant », un « touriste », il est responsable de son local. De la même

façon que « chez lui, dans son appartement » il n'écrase pas ses mégots par terre, il n'y a aucune raison pour qu'il le fasse au local. Ecraser un mégot à terre au local signifie implicitement ou explicitement : « Ce qui se passe ici, dans ces lieux, je n'en ai rien à foutre, cela m'est complètement indifférent, il y aura bien un larbin pour ramasser plus tard ce mégot que je viens d'écraser ». Le larbin supposé bien entendu est soit un permanent, soit un militant. Prenons un autre exemple : sur les tables en bois de la salle du troisième étage, en bois, où se tiennent AG des DS ou commissions, ou AG de secteurs, il y a des inscriptions qui vont en se multipliant à grande vitesse. Indiscutablement le nombre d'étudiants et de lycéens qui ont pris l'habitude de graver sur leurs tables de classe explique cette attitude : mais ce qui pose problème, c'est que cette attitude destructrice compréhensible dans le cadre d'une institution bourgeoise soit reproduite dans le cadre du local d'une organisation révolutionnaire. Conséquence : lorsque nous avons fait la conférence de presse de présentation du « Manifeste » tout ce que le journaliste de France Soir a retenu et tout ce qu'il a reproduit ensuite dans son journal, c'est qu'il y avait des graffiti sur les tables au local de la Ligue Communiste.

Avant de cesser ces considérations morales, il faut encore souligner quelques détails : tout d'abord, il n'y a jamais de « responsable » des bureaux ou des couloirs sales. Tout se passe comme si il y avait un lointain « X » chargé de veiller sur l'ensemble de l'état des lieux. A qui que ce soit que l'on s'adresse la réponse est immuable : « Je m'occupe de mon bureau et le reste il n'y a rien à faire, tout le monde y sème le désordre ». Et encore le fait de tenir un bureau en ordre est-il rare ? Après une réunion, la fatigue aidant, personne ne vide les cendriers, ne balaie, ne descend les corbeilles. Toutes les solutions de facilité l'emportent pour simplifier les tâches, l'entretien du local apparaissant comme la dernière roue du carosse.

Comment endiguer une si vaste marée de passivité ? Par quoi retourner la vague ?

Il convient de « changer les mœurs ». Pour cela il faut noter que *jamais encore* l'attention collective des camarades n'a été attirée là-dessus. Jamais la prise en charge d'un local n'a été entr'aperçue comme une tâche nécessaire tout aussi politique que nombre d'autres. Un cercle de discussion s'est tenu sur la critique d'Althusser, il y a eu à cette intéressante discussion près de 150 camarades présents au local : ce qui est une bonne chose. Ce qui est une moins bonne chose, c'est qu'aucun de ces 150 camarades n'ait songé à balayer la salle après la réunion. Et si 150 camarades viennent à une réunion sur Althusser c'est bien la preuve qu'il y a là un *réel besoin*. Mais il s'avère impossible d'obtenir 5 camarades pour travailler au local même en s'y prenant 3 semaines à l'avance, or il est non moins incontestable qu'il y a là un *besoin* aussi réel. Démagogie ? Oui, à coup sûr, mais en l'occurrence ça n'est pas une remarque inutile. Il y a beaucoup de « théories » qui circulent sur le local, beaucoup de « plans » de réorganisation, beaucoup de conceptions « d'un local » ou de « plusieurs locaux décentralisés », nombreux sont les camarades qui font re-